
Pour quelle sociolinguistique urbaine ?

Claudine Moïse

Résumé

La sociolinguistique urbaine, discipline émergente, reste majoritairement descriptive et cantonnée à l'étude des variations. Il importe d'aller au-delà, de comprendre le rôle joué par la ville sur le changement linguistique, de saisir la ville dans son mouvement, à travers ses langues, dans sa multiplicité et ses changements, les langues participant de sa mouvance.

Citer ce document / Cite this document :

Moïse Claudine. Pour quelle sociolinguistique urbaine ?. In: VEI enjeux, n°130, 2002. Pratiques langagières urbaines. Enjeux identitaires, enjeux cognitifs. pp. 75-86;

doi : <https://doi.org/10.3406/diver.2002.1339>;

https://www.persee.fr/doc/diver_1299-085x_2002_num_130_1_1339;

Fichier pdf généré le 05/03/2024

POUR QUELLE SOCIOLINGUISTIQUE URBAINE ? (*)

Claudine MOÏSE (**)

La sociolinguistique urbaine, discipline émergente, reste majoritairement descriptive et cantonnée à l'étude des variations.

Il importe d'aller au-delà, de comprendre le rôle joué par la ville sur le changement linguistique, de saisir la ville dans son mouvement, à travers ses langues, dans sa multiplicité et ses changements, les langues participant de sa mouvance.

La ville est un laboratoire en mouvement ; lieu de l'hétérogène et du pluriel, elle ne peut être saisie que dans sa complexité. Mais c'est là réelle difficulté il est vrai, comme s'il fallait prendre de la hauteur et, au-delà des configurations propres de la ville, de son figement spatial, comprendre ses mouvements, les constructions imaginaires que les habitants se font. Pour le sociolinguistique, il faudra voir comment les langues participent des définitions de la ville ou de villes singulières. Il y aura alors des discours qui disent la ville, les discours *sur* la ville, qui constituent une facette d'une sociolinguistique urbaine possible qui nous intéressera cependant peu ici. On peut, en effet, appréhender la ville par ce que l'on dit d'elle, les descriptions mêmes – polyphoniques, celles des professionnels, urbanistes ou politiques, celles des habitants et des usagers –, les études d'itinéraires, les stratégies de description

(*) Je voudrais remercier Monica Heller pour la lecture attentive de ce texte et pour ses remarques pertinentes.

(**) Université d'Avignon. Email : claudine.moise@univ-avignon.fr

d'appartements, par exemple (Mondada, 2000). Et il y a les discours, les paroles, les langues *dans* la ville, centre même de notre propos. Mais, « si la référence à la ville et à l'urbain en sociolinguistique est abondante, la conceptualisation de ce qu'est l'urbain, la théorisation du lien entre la ville et les langues, la caractérisation précise et argumentée de conduites comme relevant des spécificités de l'espace urbain sont en revanche peu développées » (Mondada, 2000, p. 72). Que dire alors des « parlars urbains », d'une « sociolinguistique urbaine » ? Comment cerner un champ de recherche particulier, une sociolinguistique qui mettrait en son centre la ville, pour dire les langues ou pour que les langues la disent. Dans un lien indéfectible entre ville et paroles. Peu de textes aujourd'hui se sont penchés sur la délimitation d'un espace de travail qui, en linguistique, prendrait pour noyau l'urbain. Dans les ouvrages généraux français de sociolinguistique (Baylon, 1996 ; Moreau, 1997), aucune mention spécifique n'est faite sur une « sociolinguistique urbaine ». Qu'est-ce à dire ? Qu'elle est en manque de définition, qu'elle échappe quand on tente de la saisir, que la discipline serait en émergence ? Tout à la fois peut-être...

Une sociolinguistique urbaine des variations dans la ville

Une vieille tradition variationniste

La plupart des travaux en France qui se disent explicitement d'une sociolinguistique urbaine portent sur la description de la variation en langue. En ce sens, ces études s'inscrivent dans une sociolinguistique traditionnelle, je dirai, de la variation. Dans le compte rendu d'un ouvrage récent portant sur la sociolinguistique urbaine (Bulot, Bauvois, Blanchet, 2001) rédigé pour la revue électronique *Marges linguistiques*, N. Binisti souligne que « l'étude des pratiques linguistiques, analyses phonétiques et lexicales principalement, mais aussi morpho-syntaxiques dans certains cas, suivie de l'études des représentations linguistiques représentent l'essentiel des contributions de cet ouvrage ». Il s'agit, dans de telles démarches, de se fixer des variables sociales (sexe, âge, niveau social, etc.) pour mesurer la variabilité en langue. Mais la ville elle-même, ce qu'elle impose dans les pratiques linguistiques, ce qu'elle induit sur les variations, n'apparaît pas. Le danger est alors de prendre la ville, ou un quartier de ville, comme terrain d'enquête, de la circonscrire dans ses caractéristiques géographiques, sociales ou économiques. La ville serait alors un cadre qui permet, dans la mouvance des

travaux de Labov, de penser la variabilité linguistique face à la norme de référence. Cette sociolinguistique a voulu marquer sa différence face à une dialectologie plus ancienne qui était perçue comme décrivant la langue dans sa perte ou en voie de fossilisation à travers quelques témoins, âgés et le plus souvent vivant en milieu rural.

Or, je ne sais dans quelle mesure cette sociolinguistique serait plus urbaine que sociolinguistique. Les travaux de W. Labov, chantre de la sociolinguistique variationniste, portent sur des descriptions phonologiques, comme la stratification du /r/ dans les grands magasins (Labov, 1976) ou sur des descriptions plus systémiques, morphologiques notamment, comme pour le vernaculaire noir américain des ghettos (Labov, 1972). Quelle est la place spécifique de la ville, ou comment la ville est-elle appréhendée en fonction des variables linguistiques ? Ce n'est pas là le sujet. En France, l'équipe du GARS (Groupe aixois de recherche en syntaxe) a travaillé sur la description du français parlé, essentiellement en syntaxe (Blanche-Benveniste, 1990) à partir d'un corpus recueilli dans les villes d'Aix-en-Provence et de Marseille, avec des locuteurs en situation de conversation ou d'interviews. Est-ce pour autant de la sociolinguistique urbaine ? Le travail déterminant mené par F. Gadet sur le *français ordinaire* (Gadet, 1997), travail sur la variation en français, pourrait-il être lui aussi qualifié d'urbain ? Le corpus semble saisi dans la ville : Françoise Gadet fait référence, par exemple, pour la constitution du corpus, à « des notations de hasard dans les lieux publics, des conversations téléphoniques, des enregistrements d'étudiants » (Gadet, 1997, p. 150). Mais là sans doute n'est pas le propos, ni pour Françoise Gadet ni pour le GARS. Ces travaux sont avant tout une analyse de la variation. On peut remarquer, d'ailleurs, à quel point dans les deux ouvrages la description de la saisie des corpus et les contextes d'énonciation (donc la place accordée à la composante « ville ») sont peu évoqués. En aucun cas le critère « ville » n'apparaît comme une donnée déterminante de l'analyse. Là encore, cette sociolinguistique urbaine est avant tout sociolinguistique, de celle que l'on connaît, une sociolinguistique variationniste. Louis-Jean Calvet montre bien combien certains travaux prennent simplement la ville comme cadre sans apporter à leur réflexion une réelle dimension urbaine. Il cite deux études qui utilisent un *corpus urbain* mais qui *n'isolent pas un facteur urbain*, une spécificité propre à la ville. L'un traiterait de « l'influence de l'âge » et l'autre de « l'influence du lieu de naissance et du milieu social sur le changement linguistique » (Calvet, 1994, p. 15).

« Le parler des banlieues »

En France, la description de la variation en ville s'attache essentiellement à ce que l'on nomme maladroitement « français des banlieues », « parlars des jeunes ». Ces travaux s'apparentent aux études menées sur la variation, de celles qui vont du français « ordinaire » aux français « périphériques » de la francophonie et constituent un des champs les plus exploités actuellement (pour un aspect détaillé de la question, voir Trimaille, 2002). Ces parlars ont été largement décrits d'un point de vue lexical (Goudailler, 1997 ; Merle, 1986). De ce point de vue, le parler urbain est une langue construite à partir de la variété haute, le français ; il s'en démarquerait fonctionnellement pour remplacer les langues ethniques disparues, inutiles ou d'usage limité au milieu familial (Calvet, 1994). De tels travaux sont donc menés sur la langue dominante dans une perspective monolingue, dans une analyse de la variation en français. Ce qui fait que ces parlars des banlieues – et c'est le lot de toute variété linguistique – comprennent des particularismes lexicaux éloignés des modèles standards. Ces créations découlent de procédés sémantiques comme les emprunts à l'arabe [être *fellèh* = être *nul*, de *fellah* = paysan], à l'occitan ou aux langues africaines (Binisti, 2001) ou les métonymies [*airbags* = seins] (Goudailler, 1997). On notera que la création lexicale se développe dans les champs sémantiques relevant de la violence, des actes de parole, de la femme, de l'argent (Lopez, 1999). On trouve aussi comme procédés lexicaux des effets formels, comme l'utilisation du verlan [*Il a kécla* (claqué en verlan) *tout son gencaille, sa race !* (*gencaille*, mot hybride, mixte de *argent* et *caillasse/caille* = argent) (cité par Caubet, « corpus », 2001)] ou des apocopes et aphèreses [*plème* pour problème, *lèz* pour balèze, *tasse* pour *pétasse*, *zic* pour *musique* (cité dans Goudailler, 1997)]. Mais il est aujourd'hui aussi des descriptions, particulièrement sérieuses et intéressantes, d'un point de vue phonologique ou morphologique, éléments de description du parler d'adolescents grenoblois (Trimaille) ou d'adolescents marseillais (Binisti).

Toutefois, on ne peut, sans mauvaise foi, réduire toutes les études qui font état de spécificités linguistiques à de simples descriptions systématiques mesurant le changement linguistique dans une situation de contacts de langues. Nombre d'entre elles (sans oublier Labov même) s'appuient aussi sur les représentations et les attitudes linguistiques des locuteurs, notamment dans des pratiques bilingues ou diglossiques (Billiez, 1992), rendant compte de pratiques sociales et de rapports de

force symboliques. Dans quelques études récentes, par le biais de l'analyse des interactions, on voit se dessiner la volonté d'interpréter la dynamique sociale en jeu dans l'usage de la variation stylistique ; variations maîtrisées et utilisées par les jeunes pour déjouer l'assignation sociale et identitaire, par exemple (Trimaille, 2002).

Mais malgré tout... que nous dit tout cela sur la ville ? Comment circulent les variables dans la ville, dans les groupes sociaux ? Comment dessinent-elles des espaces urbains ? Inversement, comment jouent la dynamique sociale, les espaces sociaux et urbains, sur la variation ? Il faut donc aller plus loin et, d'une part comprendre le rôle joué par la ville (mais qu'est-elle ?) sur les langues, et donc sur le changement linguistique, mais plus encore saisir la ville dans son mouvement à travers ses langues.

La notion de territoire

Plus intéressant et nécessaire est de croiser ces études sur la variation avec la notion de territoire et donc d'espace urbain. Ce serait poser une vraie question de sociolinguistique urbaine : quels sont les liens entre la structuration de l'espace et les formes et les usages des variations ? Et, par là, comment faire de la dimension « ville » une variable sociale ? Comment la ville jouerait-elle sur les variations et comment les variations permettraient-elles de circonscrire des territoires urbains spécifiques ? Il s'agirait alors d'utiliser la variation langagière et linguistique pour faire l'analyse d'espaces urbains dans leur organisation territoriale (Bulot, 2001). Thierry Bulot a d'ailleurs travaillé sur la représentation de la ville de Rouen, ville partagée par la Seine : rive droite, siège de la norme prestigieuse, et rive gauche, lieu de marginalisation linguistique, stigmatisée. Les comportements linguistiques eux-mêmes structurent ces représentations et dessinent donc une ville par ses pratiques langagières aussi (Bulot, 1997). En ce sens, il s'agit de déterminer les nouveaux territoires des langues dans la ville, façonnés, remodelés par les déplacements des populations, les migrations (Pooley, 2001), ou par de nouvelles pratiques militantes des langues régionales, comme le provençal à Marseille (Gasquet-Cyrus, 2001).

Mais sans doute sommes-nous déjà dans une sociolinguistique urbaine qui dit la territorialisation des langues en mouvement et qui me sied mieux.

Pour une sociolinguistique urbaine en mouvement

Une telle approche de la sociolinguistique urbaine s'inscrit dans une autre vision, une autre dimension de la sociolinguistique. Je ne reviendrai

pas ici sur les différents champs de la sociolinguistique relatifs à l'histoire même de la discipline, si ce n'est pour souligner à la fois combien ils sont divers, allant du variationnisme qui s'est emparé de l'étiquette « sociolinguistique » (Chambers, 1994), à celui plus mouvant d'une sociologie du langage. Dans un sens, il est une première sociolinguistique qui s'intéresse à la société pour ce qu'elle nous dit sur la langue. C'est prendre souvent les différences sociales à travers des catégories préétablies, essentialistes (sexe, âge, origine, catégorie socioprofessionnelle) dans une forme de réduction nécessaire, maniable et pratique, et s'en servir pour lire les variations en langue. Cette dimension est celle choisie par la sociolinguistique urbaine de la variation. La sociolinguistique française, marquée par l'histoire de la discipline et donc par la linguistique structuraliste, s'est longtemps, par frilosité aussi, limitée à une dimension descriptive.

L'autre sociolinguistique (ou les autres sociolinguistiques), qui m'intéresse davantage, dit la société à travers l'étude de la langue et des discours. Serait-ce une sociologie du langage, terminologie très (trop) associée à J. Fishman dès les années soixante, critiquée aujourd'hui d'ailleurs (Williams, 1992) ou une anthropologie linguistique ? Mais cette autre sociolinguistique englobe alors un champ vaste, et est plus significative dans le monde anglo-saxon (Mesthrie, 2001), allant de l'analyse des discours en œuvre dans la société à l'analyse des interactions notamment, voire à une nouvelle façon d'aborder la variation comme ressource en contexte de la part des locuteurs : « la signification sociale n'est pas un donné déjà-là, mais une co-construction toujours à produire et à interpréter. Au lieu de formulation comme "la langue exprime ou reflète le social" où le locuteur n'est que support d'occurrences de variantes, il faut envisager un sujet en action dans une activité discursive, elle-même prise dans une interaction » (Gadet, 2000).

Ainsi, la ville par les langues ne pourra pas s'appréhender comme un objet de savoir, donné, mais dans sa multiplicité et ses changements, les langues participant de sa mouvance. Là est sans doute, pour moi, le centre d'une sociolinguistique urbaine. Il s'agirait de saisir la ville dans sa dimension spatiale, dans sa composition, son organisation et à travers ceux qui l'habitent, la vivent, la traversent. La saisir en mouvement donc. Et donc comprendre comment, dans les circulations ou dans les replis, les langues s'articulent, s'entrechoquent, se développent, se transforment et se créent. Vision et visées ambitieuses. Différentes tentatives ont été faites en ce sens et rendent compte de vies spécifiques des langues en milieu urbain. Dire donc ce que la ville fait faire aux langues et aux locuteurs de langues.

La ville plurielle

De cette façon, il faut prendre la ville dans ses différents mouvements, qui passent par les liens entre les personnes, les réseaux, d'une part, et par le contact, propres aux villes d'aujourd'hui, le contact par les cultures, du multiculturel et du plurilinguisme, le contact par l'aléatoire, les rencontres et les déplacements.

On peut avec profit utiliser alors le concept de réseaux sociaux très à propos pour une telle approche. L'étude marquante à ce jour est sans doute celle de Lesley Milroy (1980). Un réseau se voit défini non de façon figée mais par les relations que chaque individu entretient avec les autres. Ainsi, l'analyse de Milroy, de fondement ethnographique, montre que, dans la ville de Belfast, les membres de la classe ouvrière ont un réseau de relations beaucoup plus important que celui des classes moyennes et supérieures. Le sociolecte des communautés plus pauvres est donc renforcé, les normes internes plus établies, moins sujettes aux changements. Cette étude s'accompagne d'une description socio-économique et spatiale des quartiers qui rend compte aussi de la circulation des langues.

L'autre dimension incontournable est celle du multiculturalisme et du plurilinguisme. Les études francophones les plus poussées dans ce domaine portent sur le terrain africain et la forte urbanisation des langues dans des contextes de contacts multiples (Calvet, 1994). Il s'agit donc de partir des réseaux sociaux pour dire les échanges et les contacts, les dominations et les achoppements linguistiques. Le lien entre processus d'urbanisation et changement linguistique apparaît alors clairement, que ce soit dans une tendance à l'unification et à l'intégration (Calvet, 1994) des langues vernaculaires ou dans une force de création et d'évolution vers de nouveaux parlers (Manessy, 1992). Les terrains de prédilection de ces changements, de ces ajustements à l'œuvre, sont les marchés, les échanges spontanés... en milieu urbain réel et ouvert, loin des situations d'interview ou des rapports institutionnalisés.

La ville, lieu de frottement linguistique et identitaire

Dans un telle perspective, il faut sortir de la variation qui induit une vision monolingue pour aller vers un métissage linguistique – frottements, changements, mélanges. Il faut souligner certes le travail abondant mené sur les pratiques d'alternance entre les langues, pratiques bilingues entre les langues issues de l'immigration par exemple et le français (Billiez, Simon, 1998), mais la plupart de ces recherches sont

menées dans un contexte familial ou scolaire. Il est peu de travaux sur des groupes de pairs, en banlieue par exemple, rendant compte des parlars métissés, expression d'une culture *interstitielle* (Calvet, 1994, p. 29) (1). Il est un important travail mené par F. Melliani (2000) sur les productions discursives de jeunes issus de l'immigration maghrébine dans la banlieue de Rouen, travail qui, pour décrire les parlars, va au-delà des relevés d'emprunts ou de créations langagières. Chez F. Melliani et dans le même esprit que D. Caubet (ici même), la langue est prise dans ses emboîtements, et notamment à travers l'encastrement morphosyntaxique. L'encastrement rend compte d'une langue matrice qui impose son cadre morphosyntaxique, les langues en présence se trouvant alors mêlées. Il y a métissage. Ce genre de travail, largement utilisé dans les situations bilingues, comme au Canada ou en Suisse, est assez nouveau.

Et, plus qu'une simple description linguistique, ce type de travail renseigne, à travers les interactions et les choix faits de l'alternance, sur les processus sociaux à l'œuvre (Heller, 1988), sur la perception de l'autre, sur les assignations identitaires, sur les rapports de force symboliques. Choisir son et ses codes en situation bilingue rend compte de la place du sujet dans l'interaction. Ainsi, la langue métissée renseigne aussi sur la production d'identité. Elle est marqueur d'identification d'un *nous autres* face à un *eux autres*, favorisée par une forte exclusion sociale. Comment se redessinent les groupes dans la ville, dans un quartier, comment se rejouent les identités ? Il me semble alors nécessaire de saisir ces fluctuations dans la ville par les interactions. Parce que les pratiques langagières marquent les frontières des groupes, dominants et dominés.

Dans cette optique, le langage est à considérer comme un outil complexe permettant au locuteur de se situer dans un environnement social et de façonner sa propre identité. La culture langagière se construit alors sur des effets lexicaux singuliers, mais aussi sur l'usage de l'alternance, sur les activités rituelles et sur des codes de reconnaissance. À ce jour, ce genre de travail a été mené essentiellement et encore une fois sur les parlars « jeunes ». Par exemple, à partir d'un travail sur un quartier de Montpellier, Juan Lopez a dressé une typologie (1999) de ces figures rituelles. Elles vont de l'« enfade », harcèlement d'une victime, au « baratin », qui a pour but de convaincre, séduire ou intimider l'interlocuteur. Le baratin fait appel à la répétition, à l'accumulation, à l'emphase, à l'ampleur des gestes et de la voix. La « grillade » consiste à « discréditer son interlocuteur par une réplique brève et percutante, pour évin-

cer un adversaire. La victime d'une grillade reçoit une sanction immédiate de la part du public, "grillé", "tué", "boîté", "cramé" » (Lopez, 1999, p. 47). On peut rajouter à ces procédés le maniement de l'insulte, qui touche à la mère et à la race dans la communauté arabe, aux morts pour les Gitans – *nique tes morts*. Insultes très communes chez les jeunes, qui fonctionnent à la deuxième ou à la troisième personne [*enculé de ta race/sa race ; ta mère/ta race*]. Ces insultes peuvent être sans cesse réactivées, reconnotées même si elles fonctionnent aussi comme termes d'adresse, euphémistiques ou atténuateurs [*ta mère, arrête de me prendre la tête*], ou dans un effet de mot du discours, emphatique même [*c'est beau sa mère*] (cités dans Caubet, 2001). Sans oublier les effets de théâtralisation de la parole dans ces joutes verbales, le spectateur étant pris à partie dans le jeu, mise en scène que nous avons pu largement observer en situation scolaire – la classe en guise de public (Moïse, 2002).

On pourrait tout à fait imaginer de dessiner les rapports sociaux d'un quartier singulier à travers ses pratiques langagières et interactionnelles, au-delà même d'un parler de « banlieue », pratiques qui diraient l'organisation territoriale de l'espace, ses déplacements, ses zones de tension ou de négociation. « L'interaction entre inconnus permet d'observer les ressources minimales auxquelles recourent les acteurs pour coordonner leurs actions dans un espace public et lui conférer ainsi une certaine structuration. [...] Les interactions en ville entre inconnus constituent une dimension à la fois centrale et heuristique pour l'approche de l'urbanité » (Mondada, 2001, p. 18). Comment peut se modifier l'ordre social, comment se rejouent les liens sociaux, ou pas, comment se jouent les langues, de l'alternance aux changements linguistiques et aux innovations linguistiques ? Comment va s'organiser alors la ville par les langues ? Ce serait vraiment sortir des catégories sociales préétablies et saisir les langues dans la ville par une photographie en perpétuel mouvement. Mais ces études sont encore rares qui disent comment et sur quels modes s'effectuent les choix linguistiques urbains des habitants d'une ville, confrontés à des paroles multiples.

Conclusion

Aujourd'hui donc, la sociolinguistique urbaine serait essentiellement descriptive et porterait sur les parlars plus repérés, celui des « banlieues », langues des cités, face à une langue légitime. Ces parlars circonscrivent inévitablement ce « nous autres », de la périphérie face

au centre, de l'exclusion face à l'inclusion. Ils marquent ces espaces autour de nos villes, lieux de difficultés économiques et sociales où se jouent les quêtes identitaires. L'espace de la banlieue est enfermante ou dessine plutôt des frontières par un sentiment d'appartenance fort à un quartier – quand il faut retrouver un ancrage. Ainsi, ces parlers ont toujours été décrits dans leur cadre, dans une prise en compte préalable d'un enfermement donné comme tel. Je me demande alors si le sociolinguiste ne s'est pas lui-même laissé prendre par cet enfermement ; il aurait oublié de suivre les voyages en langues, de chercher les zones de frottements et de déplacements. Que se passe-t-il quand les parlers de l'extérieur vont vers l'intérieur des villes ? Comment les villes participent-elles des circulations langagières ? Car les villes elles-mêmes traquent les enfermements et les replis ; les circulations dans la ville sont à chaque fois singulières. Y a-t-il la traversée d'un métro, d'un tramway, un désenclavement du quartier stigmatisé, une ouverture sur un autre bord, un aller-retour vers le centre-ville, y a-t-il vue sur la mer du haut des immeubles, comme à Marseille ou à Montpellier ? Toutes ces configurations donnent des modes particuliers à être. L'espace finalement ne se définit pas par un espace déterminé très objectivement (« j'habite là »), espace clos, mais comme un espace physique, circonscrit dans une plus ou moins grande clôture, peut-être ouvert aussi, en circulation avec le centre, et qui dirait les jeux en langues. Resterait alors aux sociolinguistiques d'élargir leur champ, leur espace, pour mieux saisir les langues de la ville en mouvement, pour mieux saisir les dynamiques sociales.

Claudine MOÏSE

NOTE

(1) Louis-Jean CALVET, dans la mouvance de l'École de Chicago, définit la notion d'interstice, géographique et social, en termes à la fois synchroniques et diachroniques, comme *lieu de passage culturel*, comme *lieu de transition*.

BIBLIOGRAPHIE

BAYLON (C.), 1996, *Sociolinguistique, société, langue et discours*, Nathan, Université, Paris.

BILLIEZ (J.), 1992, « Le parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain », in *Des Langues et des villes*, Didier Érudition, p. 117-126.

BILLIEZ (J.) et SIMON (D.-L.), 1998, « Alternance des langues : enjeux socioculturels et identitaires », *Revue de linguistique et de didactique des langues*, université Stendhal, Grenoble, Lidil, n° 18.

BINISTI (N.), 2001, « Marques identitaires du “parler interethnique” de jeunes Marseillais », in CALVET (L.-J.) et MOUSSIROU-MOUYAMA (A.) (sous la dir. de) *Le Plurilinguisme urbain*, actes du colloque international sur les villes plurilingues, Libreville, septembre 2000, Association universitaire francophone, p. 25-30.

BLANCHE-BENVÉNISTE (C.), 1990, *Le Français parlé, études grammaticales*, CNRS éditions, Paris.

BULOT (T.), BAUVOIS (C.), BLANCHET (P.) (sous la dir.), 2001, « Sociolinguistique urbaine. Variations linguistiques : images urbaines et sociales », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 6, Presses universitaires de Rennes, Rennes.

BULOT (T.), 1997, « Représentations du parler banlieue à Rouen », *Touche pas à la langue ! Les langages des banlieues*, actes du colloque d'Aix, *Cahiers de la recherche et du développement*, Skholê, Aix-en-Provence, p. 123-135.

CALVET (L.-J.), 1994, *Les Voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, Payot, Paris.

CAUBET (D.), 2001, « Du *baba* (papa) à la mère, des emplois parallèles en arabe marocain et dans les parlures jeunes en France », « Entre les langues », *Cahiers d'études africaines*, Paris.

CHAMBERS (J.), 1994, *Sociolinguistic Theory*, Oxford, Blackwell.

GADET (F.), 1997, *Le Français ordinaire*, Armand Colin, Paris.

GADET (F.), 2000, « Vers une sociolinguistique des locuteurs », in « Le futur de la sociolinguistique européenne », *Sociolinguistica*, n° 14.

GASQUET-CYRUS (M.), 2001, « Étude sociolinguistique d'un quartier : le provençal (“occitan”) à la Plaine (Marseille) » in *Sociolinguistique urbaine. Variations linguistiques : images urbaines et sociales*, op. cit.

GOUDAILLER (J.-P.), 1997, *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose.

HELLER (M.) (sous la dir.), 1988, *Codeswitching. Anthropological and Sociolinguistic Perspectives*, Berlin, Mouton de Gruyter.

LABOV (W.), 1972, *Language in the Inner City*, trad. française : *Le Parler ordinaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.

LABOV (W.), 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit.

LEPOUTRE (D.), 1997, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Éditions Odile Jacob.

LOPEZ (J.), 1999, « Langue(s) des cités ou culture des rues ? », « Langages d'enfance, paroles d'enfant », *La lettre du GRAPE*, n° 35, Erès, Paris, p. 43-52.

MANESSY (G.), 1992, « Modes de structuration des parlars urbains », in GOUAINI (E.) et THIAM (N.) (sous la dir.), *Des langues et des villes*, actes du colloque international de Dakar, du 15-17 décembre 1990, Paris, Agence de la coopération culturelle et technique, Didier Érudition.

MELLIANI (F.), 2000, *La Langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, L'Harmattan.

MERLE (P.), 1986, *Dictionnaire du français branché*, Paris, Le Seuil.

MESTHRIE (R.) (sous la dir.), 2001, *Concise Encyclopedia of Sociolinguistics*, Amsterdam.

MILROY (L.), 1980, *Language and Social Networks*, Londres, Blackwell.

MOÏSE (C.), 2002, « Postures sociales, violence verbale et difficile médiation », *La Médiation*, actes du colloque de Rouen, 7-8 décembre 2000, à paraître.

MONDADA (L.), 2000, *Décrire la ville, la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos, Collection villes.

MONDADA (L.), 2001, « Polyphonies urbaines : dires pluriels dans et sur la ville », *Grenzgänge*, n° 8, université de Francfort, p. 5-22.

MOREAU (M.-L.), 1997, *Sociolinguistique, concepts de base*, Liège, Mardaga.

MOUNIN (G.) et ENCREVÉ, 2000, *Sociolinguistique*, Encyclopaedia Universalis.

POOLEY (T.), 2001, « Contact linguistique, contact humain et changements linguistiques dans le français de la région lilloise : les conséquences de l'immigration », *in* BULOT (T.), BAUVOIS (C.), BLANCHET (P.) (sous la dir.), 2001, « Sociolinguistique urbaine. Variations linguistiques : images urbaines et sociales », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 6, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

TRIMAILLE (C.), 2002, « Variations dans les pratiques langagières d'enfants et d'adolescents dans le cadre d'activités promues par un centre socioculturel et ailleurs », *Cahiers du français contemporain*, n° 8, à paraître.

WILLIAMS (G.), 1992, *Sociolinguistics. A sociological Critique*, London, Routledge.